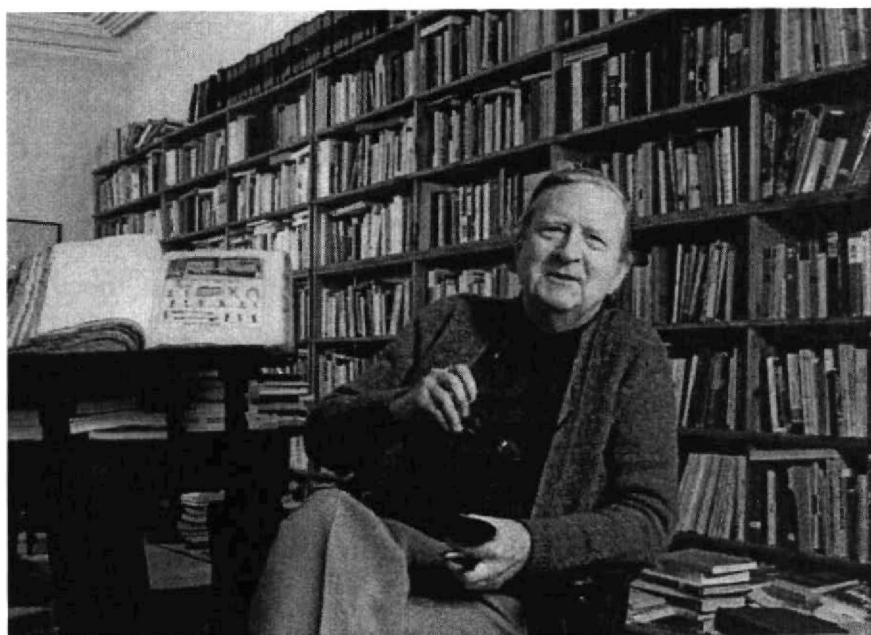


OBITUARY/NÉCROLOGIE

Stanley Bréhaut Ryerson (1911-1998)

Andrée Lévesque



STANLEY BRÉHAUT RYERSON, professeur émérite au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal et époux de Mildred (Mila) Helfand Ryerson, nous a quittés, le 25 avril 1998, après une longue maladie. Il nous a légué un double héritage historique : des travaux d'historien et une contribution inestimable à la gauche québécoise et canadienne.

Ses origines sociales, si elles expliquent une carrière universitaire, ne destinaient guère S.B. Ryerson au rôle qu'il fut appelé à jouer dans le Parti communiste du Canada. Fils d'un chirurgien professeur à l'Université de Toronto et d'une mère ouverte aux arts et à la culture européenne, petit-fils d'Egerton Ryerson, surintendant des écoles du Haut-Canada, il fit ses études primaires et secondaires au *Upper Canada College*, de 1919 à 1929. De cette école d'élite, il s'est inscrit à l'Université de Toronto où, en 1931, il obtint une bourse de l'État français pour poursuivre à la Sorbonne l'équivalent de sa troisième année et obtenir un diplôme d'études supérieures en langue et littérature italiennes. Sensibilisé au mouvement communiste lors de son séjour à Paris, à son retour à Toronto il adhéra aux Jeunes communistes. Proche du milieu artistique des jeunes torontois, il publia ses premiers articles dans *Young Worker* et *Masses*, l'organe du Progressive Arts Club. Après l'obtention de son B.A. à l'Université de Toronto, il retourna à Paris rédiger un mémoire sur Giovanni Verga.

C'est pendant son séjour en France qu'il entra en contact avec les milieux de gauche et lut pour la première fois *Le Manifeste du Parti communiste*. A Paris, il fut témoin de la montée du fascisme, des événements de février 34 et des manifestations qui ont accompagné la mort du dernier survivant du Comité de la Commune de Paris, Zéphirin Camélinat. C'est aussi à Paris qu'il vécut ses premiers affrontements avec la police et c'est de là qu'il entreprit son premier voyage en URSS. En France a débuté un engagement dans le mouvement communiste qui se poursuivit jusqu'en 1969.

En 1934, il obtint son premier poste d'enseignant, en littérature, au collège Sir George Williams à Montréal. Poursuivant ses activités dans le Parti communiste, il a collaboré à *Clarté*, le journal du Parti communiste au Québec sous le nom d'Etienne Roger. Élu au Comité central en 1935, il devint secrétaire provincial l'année suivante.

De ces années à Montréal datent son intérêt pour la question nationale du Québec et ses premiers écrits sur les Rébellions de 1837-1838. Cent ans après ce qu'il a plus tard qualifié d'événement décisif dans l'histoire du Québec, il publiait *1837 : The Birth of Canadian Democracy*. Les soulèvements de 37-38 y étaient abordés par «la base» et interprétés comme un mouvement bourgeois, démocratique et décolonisateur. Préoccupé par le potentiel révolutionnaire de ceux qu'on appelait alors Canadiens Français, il a aussi publié, toujours en 1937, *Le Réveil du Canada français*. On retrouve dans ces ouvrages trois thèmes qu'il n'a jamais abandonnés : l'héritage démocratique du Québec et du Canada, la solidarité internationale et l'oppression économique du Québec.

Sa pensée sur le nationalisme et la démocratie ne cessa d'évoluer après ses écrits sur les Rébellions de 1837. A une époque où le nationalisme était associé au cléricanisme et au conservatisme, on comprend ses positions anti-nationalistes des années trente et quarante. Forcé dans la clandestinité entre 1939 et 1941, il rédigea *French Canada: A Study in Canadian Democracy* publié en 1943. De nouveau, il revient sur la tradition démocratique des Canadiens-Français, sur le retard économique du Québec et sur l'exploitation de la classe ouvrière. Intransigeant envers les Canadiens-français d'après-guerre qui réclamaient plus d'autonomie de la part du Parti, il en vint à réviser ses positions sur l'autodétermination du Québec. Toujours, il a su se remettre en question, analyser l'évolution de sa pensée, faire son autocritique comme on disait dans le Parti. Ainsi dans l'avant-propos de l'édition de 1980 de son *French Canada*, il a corrigé son interprétation de la Confédération canadienne qui figurait dans l'édition originale trente-sept ans plus tôt.

Quand, à la fin des années soixante, le nationalisme québécois s'est situé dans la lignée de l'anti-colonialisme et s'est réclamé de la gauche anti-impérialiste, il a appuyé le mouvement indépendantiste. Il s'est plus d'une fois fait l'interprète au Canada de la position du Québec, établissant des ponts entre les gauches francophone et anglophone.

Même à l'extérieur des murs des institutions d'enseignement traditionnelles, Ryerson n'a jamais abandonné son rôle d'éducateur. Pédagogue dans l'âme, il était encore dans la vingtaine quand il assumait la responsabilité de l'éducation marxiste dans les unités communistes à Montréal. Son pupille le plus célèbre fut sans doute Norman Bethune. Il conserva ses fonctions dans l'agit-prop et fut pendant plusieurs années l'âme dirigeante des écoles de formation du PCC. Pour le Parti, il a publié, en 1946, *A World to Win: An Introduction to the Science of Socialism*.

Un des premiers et des rares historiens à appliquer le matérialisme historique à l'histoire canadienne, pour rendre celle-ci accessible Ryerson mit sur pied plus d'un projet collectif. Après la guerre, lui et Margaret Fairley eurent l'idée ambitieuse de présenter une interprétation marxiste de l'histoire du Canada, ou plutôt du peuple canadien ; ainsi naquit le Comité d'histoire du Peuple. *The Founding of Canada Beginnings to 1815* fit partie de ce projet. Dans une perspective matérialiste, il présentait l'histoire du Canada depuis l'âge de pierre. Bien avant les historiens universitaires, il consacrait plusieurs chapitres aux peuples autochtones avant d'aborder l'arrivée des Basques et des Portugais. Ce livre fut finalement traduit et publié en français en 1997.

En 1959, suite au XVII^e congrès du PCC, il devint secrétaire, puis directeur du Centre d'études marxistes de Toronto et responsable de son comité d'histoire. A l'Université du Québec à Montréal, dans les années soixante-dix, il s'est impliqué dans une autre aventure collective, le Centre d'études marxistes qui formera plus d'une génération d'étudiants et d'étudiantes en histoire politique du mouvement ouvrier. Il a fait partie du comité directeur du Regroupement des Chercheurs en

histoire des travailleurs et travailleuses du Québec et en a dirigé la collection d'ouvrages en histoire du mouvement ouvrier.

Stanley Bréhaut Ryerson est resté attaché au Parti communiste plus longtemps que plusieurs de ses camarades. En 1943, il fut un des fondateurs du Parti ouvrier progressiste et son secrétaire à l'organisation. Il conserva ses responsabilités pédagogiques et sa contribution à la presse du parti. Il a dirigé la revue *National Affairs Monthly* et a aussi fait partie du comité de rédaction de la *World Marxist Review* de Prague, ainsi que de la *Marxist Review*, remplacée par le *Marxist Quarterly*, dont il a assumé la direction et qui deviendra la revue *Horizon* en 1966. En 1965, il a publié *Open Society: Paradox and Challenge* et en 1968, sa grande synthèse *Unequal Union: Confederation and the Roots of Conflicts in Canada, 1815-1873*, traduit par André d'Allemagne et publié en français sous le titre *Le capitalisme et la Confédération. Aux sources du conflit Canada-Québec (1760-1873)*.

En convalescence en URSS à la suite d'un grave accident de voiture, il a pu assister au XXe Congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique avec Tim Buck, mais fut tenu à l'écart du discours secret de Khrouchtchev. Il a survécu aux bouleversements qui suivirent les révélations sur Staline, ainsi qu'aux interventions soviétiques en Pologne et en Hongrie. Pour lui, le socialisme demeurait l'objectif indéfectible. S'il est resté si longtemps fidèle au Parti, c'est surtout parce qu'il n'a jamais perdu de vue l'idéal de l'édification d'une société socialiste. Convaincu que l'abandon de l'URSS signifiait aussi le délaissement du socialisme au Canada, il a persévéré jusqu'à ce qu'aucun compromis ne fut plus possible. A partir de 1968 et de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les forces du Pacte de Varsovie, ses jours au Parti étaient comptés. Il partit discrètement et, comme on ne peut démissionner de ce parti, il en fut finalement exclu en 1971.

Ryerson a plus d'une fois payé le prix de son engagement. Il fut épié, harcelé et agressé. Ses conférences à l'Université ouvrière de Montréal, pendant les années trente, furent toutes suivies et notés par des indicateurs qui en transmettaient le contenu au procureur-général à Québec. En vertu de la loi du Cadenas, le manuscrit de *Founding Canada*, ainsi que sa bibliothèque furent confisqués et brûlés. Il faut avoir connu son amour des livres pour apprécier ce qu'un tel autodafé a pu signifier pour le jeune bibliophile. Pour avoir publié des ouvrages iconoclastes à l'époque, il perdit son emploi à Sir George Williams et rentra à Toronto, en 1939, comme permanent du Parti. La censure interrompait une carrière universitaire avec laquelle il ne renoua qu'à 58 ans. Au début de la guerre, il fut brièvement incarcéré sous la Loi des Mesures de Guerre. Pendant la campagne électorale de 1944, lors d'une visite à Québec, il fut assailli et battu par des fanatiques qui projetaient de le pousser dans le fleuve. Mila, son épouse, dut pendant des semaines le nourrir et lui prodiguer tous les soins nécessaires à son rétablissement. De façon moins dramatique, ce n'est pas sans sacrifice qu'il a choisi une vie de militant. Déjà à vingt-deux ans il était conscient de sa fragilité et pendant des années il fut tourmenté par des migraines

qui l'ont terrassé et obligé de s'aliter parfois pendant des semaines. Surmontant son aversion aux bains de foule et aux assemblées électorales, il a appuyé ses camarades et s'est lui-même porté candidat aux élections de 1953 à Hamilton. Sait-on que pendant toutes ces années, en tant que permanent du parti, il ne touchait que 25\$ par semaine?

Intellectuel dans un parti qui en comptait fort peu, il a été, comme l'a écrit l'historien Gregory Kealey, «un excellent maître du marxisme, de même qu'un exemple vivant de ce que peut offrir un travail d'intellectuel engagé.»¹ Epris de justice et visant à rien de moins qu'une transformation du monde, le communisme représentait pour lui la créativité. Il n'abandonna jamais complètement son intérêt pour les arts et il considérait comme essentiel que la transformation sociale s'accompagnât d'un renouveau artistique.

Revenu à Montréal de Toronto en 1970, il a enseigné à l'UQAM, à l'Université d'Ottawa et à l'Université de Toronto et fut engagé comme professeur au département d'histoire de l'UQAM en 1972. En 1987, l'Université Laval couronna sa contribution à l'histoire québécoise en lui décernant un doctorat en histoire pour l'ensemble de son oeuvre. Il faut lire le texte magistral qu'il a alors présenté : «Connaître l'histoire, comprendre la société : un rapport en voie de mutation?, Histoire de cas : prise de conscience des vecteurs socio-historiques du casse-tête Canada-Québec,» texte qui résume ses préoccupations premières et les liens profonds qui unissent l'histoire et l'engagement politique et social.

Son ouverture sur le monde ne s'est jamais démentie. Associée pendant longtemps à l'internationalisme communiste, elle s'est aussi manifestée dans les associations professionnelles. Comme historien et comme internationaliste, Ryerson s'est toujours soucié des relations entre les universitaires de différents pays et de différentes disciplines. Il se faisait un devoir et un plaisir de participer aux congrès internationaux en sciences humaines et sociales où, polyglotte, il pouvait discourir avec des collègues en cinq ou six langues. Notons en particulier sa participation, en 1960, au Congrès international des Sciences historiques à Stockholm ; en 1964, au Congrès international des sciences ethnographiques et, en 1968, au Congrès international de philosophie à Vienne. En 1974, en tant que membre du Conseil de la Société historique du Canada, il fut responsable des relations internationales et de la participation canadienne aux congrès internationaux des sciences historiques. Membre de la Commission internationale d'histoire des mouvements sociaux et des structures sociales, quand la maladie l'a frappé il venait de préparer, avec son collègue Jean-Marie Fecteau, un rapport sur les impacts culturels de l'innovation technologique. Jusqu'à sa maladie, il s'est occupé à

¹G. Kealey, «Stanley Bréhaut Ryerson: Intellectuel révolutionnaire canadien,» trad. P. Henrichon et G. Hernando de «Stanley Bréhaut Ryerson,» *Studies in Political Economy*, IX (1983), dans *Le Droit de se taire. Histoire des communistes au Québec, de la Première Guerre mondiale à la Révolution tranquille*, R. Comeau et R. Tremblay, dir. (Montréal 1989), 202.

promouvoir le décloisonnement des sciences sociales et humaines et l'interdisciplinarité, faisant appel à la sociologie et à l'écologie autant qu'à l'économique pour appréhender la réalité historique.

D'une culture exceptionnellement vaste, d'une grande largeur de vue, Ryerson insistait pour mettre le Québec et le Canada dans une perspective universelle. Réceptif aux nouvelles approches et aux plus récents champs d'investigation, il a, par exemple, très tôt su intégrer le féminisme non seulement dans ses analyses mais aussi dans sa pratique professionnelle et dans sa vie personnelle.

Un tel résumé de la vie d'un homme aussi complexe pourrait laisser l'impression d'un personnage austère et sévère, tout entier à son travail. Rien ne serait plus éloigné plus de la réalité. Tout ceux et celles qui l'ont connu ne sont pas près d'oublier son humour fin et incisif qui portait à sourire et à rire plutôt qu'à rigoler, et qui savait alléger bien des conversations. Il n'a jamais laissé ses responsabilités professionnelles ou politiques l'accaparer aux dépens de toutes autres considérations. Ses étudiants et étudiantes tout comme ses collègues peuvent témoigner de sa grande disponibilité. Il ne comptait jamais son temps lorsqu'il s'agissait de répondre à une question ou d'éveiller l'intérêt de quiconque venait le consulter. Combien de fois n'a-t-il pas non seulement recommandé la lecture d'un ouvrage, d'Engels, d'Agnès Heller, de William Morris ou de Gustave Myers, mais a généreusement mis l'ouvrage entre les mains de son interlocuteur en ayant l'air de vraiment croire que le livre lui serait promptement retourné.

Stanley Bréhaut Ryerson a fini sa vie au Québec, fier de son héritage francophone. Il insistait pour inclure dans son patronyme le nom de ses aïeux maternels. Il y a une quinzaine d'années, après avoir retrouvé la maison de son arrière-grand-père dans la basse-ville de Québec, - la plus vieille maison habitée sans interruptions depuis la Nouvelle-France-, il loua un appartement à l'étage et ensemble, lui et Mila le meublèrent d'objets trouvés à l'Armée du Salut. Avec orgueil et une hospitalité légendaire, ils y accueillaient les amis, les collègues et les chercheurs de passage.

Stanley et Mila formaient un couple de camarades dans la lutte, oeuvrant chacun dans son champ d'action. Ensemble, ils ont mis sur pied la Fondation Aubin, ainsi nommée en mémoire d'un pionnier de l'éducation ouvrière au Québec, pour promouvoir la recherche et l'étude du marxisme. Dans son testament, Stanley Bréhaut Ryerson a légué à cette fin sa précieuse bibliothèque et sa maison.²

²Toute personne peut faire un don à la Fondation Aubin, 35 19 Lorne, Montréal, H2X 2A4.